

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III) Collège Joliette, samedi 1er février 1879. (N^o 9

MALHEURS ET ESPERANCES

1^{er} ARTICLE.

L'époque actuelle offre une analogie frappante avec les dernières années de l'ère païenne : un immense empire avait alors pour limites les limites du monde connu, pour sujets les peuples de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Cet empire, après avoir servi les desseins de Dieu, avait descendu tous les degrés de la corruption et le flot de ses iniquités avait monté, souillant tout ce qu'il couvrait de son impur limon ; mais, comme les eaux du déluge, portant avec lui l'arche du salut, il était venu s'arrêter en un endroit élevé de l'Orient où il avait reculé devant le Régénérateur des hommes, un Dieu sanglant et mutilé. Aujourd'hui un autre empire a remplacé celui des Césars, il n'a pas pour insignes les aigles romaines ni le monde ancien pour limites ; il s'appelle RÉVOLUTION ; il porte haut sur ses étendards ces deux mots : " désordre et anarchie " ; comme un serpent, dans ses spirales visqueuses, il embrasse le monde entier ; le flot de ses iniquités a monté, il n'est venu s'arrêter qu'à la plus vénérable des sept collines de Rome, se brisant aux pieds d'un vieillard, espérance de la chrétienté, qui, se dressant sur la pierre de son trône, peut apercevoir le Calvaire du Sauveur au delà des horizons brumeux de l'Océan, et dire : " Mon Dieu, j'ai suivi l'exemple que vous étiez venu me donner, moi aussi je suis bien le crucifié de la croix : *Cruz de cruce* ".

Si les différents siècles de l'histoire présentent quelquefois des traits frappants de ressemblance, d'autre part l'on peut aussi contempler d'étranges contrastes dans le passé. On est témoin de fluctuations si marquées dans les passions politiques et religieuses, de tant de mouvements inopinés dans les alternatives de progrès et de ruines intellectuelles qui ont caractérisé

les différents âges des peuples, que l'on se surprend quelquefois à vouloir scruter les pensées de l'Être Suprême dont l'amour sait soulever jusqu'à lui l'esprit des nations et dont la colère peut aussi les laisser choir dans d'effroyables malheurs.

Il y a quelques siècles, l'Europe, docile aux conseils des Papes, prêtait une oreille attentive à la voix du ciel. On voyait un souverain, après s'être relevé frémissant sous l'onction sainte, déposer sa couronne au pied du crucifix et s'écrier : " Celui-là seul est grand à qui la mer obéit ". Au seul cri de leur âme chrétienne : " Dieu le veut ! " des nations entières se levaient comme un seul homme, leurs bataillons nombreux ébranlaient la vieille terre de leurs aïeux sous les pieds de leurs coursiers et, impatients, se précipitaient à la défense du tombeau du Sauveur. Un Godefroy de Bouillon refusa de ceindre son front du diadème royal à la place où un Dieu s'était vu couronné d'épines ; un saint Louis succomba glorieusement dans la lutte qu'il avait entreprise contre les infidèles. Aujourd'hui l'on se demande en vertu de quel droit l'" idole du Vatican " prétend intervenir dans la conduite politique des royaumes. Aujourd'hui encore une grande armée s'est levée descendant du haut des Alpes et des Apennins ; forte comme l'avalanche qui roule et se tord sur le flanc de ces montagnes, elle est venue se ruer en mugissant sur la ville éternelle et les grilles du Quirinal.

Quel contraste ! quel inépuisable sujet d'étude pour ceux qui aiment à méditer les grands problèmes de l'histoire ! Pour nous à qui le cadre restreint de cet essai ne permet pas un long travail, contentons-nous de continuer à regarder sans rien expliquer ni scruter. Dans cette dernière époque qui nous a servi de point de contraste, au moyen-âge tant décrié par certains auteurs, période où s'est accomplie une immense transformation, où des peuples nombreux ont été régénérés dans les eaux du baptême, se sont façonnés sur

les mêmes doctrines et les mêmes principes, ceux du christianisme, quel souffle de foi vivifiante et pure venait de toutes parts, encourageant l'activité intellectuelle, faisant jaillir les étincelles du génie. Bossuet a dit cette grande parole : " La nature humaine connaît Dieu, et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini." — " Le matérialisme n'hésite pas, lui — ajoute M. Chesnelong — à nous faire rétrograder jusqu'à l'animalité. Et cette doctrine abjecte, qui déshonore l'homme en le mutilant, cette doctrine de décadence qui conduit les peuples à la dégradation par la servitude, trouve de nos jours des adeptes qui la proclament et des sectaires aveuglés qui la suivent ".

Le foyer qui, à notre époque, centralise les pensées, c'est la matière. Le sentiment religieux s'éteint, la vie reflue peu à peu vers le cœur des sociétés, puis elle s'enfuit avec leur âme, avec les dernières aspirations qui la portaient vers une religion sainte ; déjà plusieurs ne vivent plus que d'une agitation fébrile, pareilles à des cadavres soumis au courant de la pile galvanique. A droite et à gauche on voit les hommes et leurs projets s'affaïsser. Comme un pieux enfant de la catholique Espagne, nous redirons : " L'atmosphère contient un poison qui ne laisse rien de bon parvenir à maturité, ou l'esprit fléchit ou l'homme tombe ".

Le caractère distinctif de cette époque est peut-être l'ambition. Cette passion a enfanté trois idées mères vastes et fécondes en vues révolutionnaires, en projets sanglants et en menées tortueuses qui ont bouleversé l'Europe entière ; elle a produit trois hommes : Cavour, Bismarck et Gortschakoff, trois noms qui mènent au bout des spoliations contemporaines, comme Luther, Voltaire, Mirabeau conduisent aux confins du monde des révolutions modernes. Le panslavisme, à intervalles marqués, est venu rougir de sang les flots du Danube et du Pruth, la poussière des plaines bulgares et les arêtes des Balkans. La Pologne a été brisée sur le passage de ce conquérant barbare, " l'homme malade " se traîne à ses genoux, débile et la face meurtrie, et l'Europe le contemple avec effroi dans sa course de géant.

D'un autre côté le pangermanisme cite avec orgueil la célèbre journée de Sadowa, il montre les duchés de Schleswig, de Holstein et de Lauenbourg provinces prussiennes, toutes les victoires morales de son chef dont le puissant génie diplomatique fait mouvoir cet immense réseau d'intrigues qui le rendent redoutable à toutes les chancelleries d'outre-mer, en un mot il se glorifie du prince de Bismarck, " le créateur de l'Allemagne unifiée, l'ennemi implacable des Habsbourg, l'allié de la révolution cosmopolite, l'auteur de la chute de la dynastie napoléonienne et le destructeur de l'unité territoriale de la France ".

Si l'on interroge les progrès du panromanisme, ce dernier nous indique les trois grandes étapes du gouvernement qui en a fait son œuvre : Turin, Florence, Rome ; l'unification de l'Italie ; une longue suite de vols ; un Pontife-Roi prisonnier ; des moines exilés et des temples spoliés.

Oh ! que d'injustices causées par les désirs de cette passion dont nous essayons de dire l'œuvre actuelle ! Que de douleurs poignantes sous sa froide étreinte ! Ecoutez les râles de la Pologne agonisante et laissez Pie IX vous dépeindre les maux de l'Eglise catholique dans ce malheureux pays : " On y remarque les pasteurs ravis à leurs troupeaux ou dépouillés de leur autorité ; les prêtres proscrits ou privés de la liberté d'exercer le ministère catholique ; les religieux expulsés ou réduits à la plus cruelle indigence ; les grecs-uni entraînés violemment au schisme ; les latins séduits ou privés des secours religieux ; le culte sacré suspendu ; les temples violés ou livrés à un culte non-catholique ; les chaires de vérité réduites au silence ; les biens de l'Eglise usurpés ; la hiérarchie bouleversée ; l'enseignement séculier et religieux souillé ; toute voie enlevée au suprême Pasteur de faire parvenir à ses enfants opprimés ses secours, ses enseignements, ses consolations ". — " Et toute l'Europe, ajoute un écrivain, a entendu le cri d'indignation des mères auxquelles la *clémence* de l'empereur enlevait leurs enfants. Qui n'a pas lu l'effroyable récit de cette femme qui, sous prétexte d'embrasser une dernière fois son fils, eut le cruel héroïsme de le poignarder, préférant pour lui la mort à la pitié qui allait lui ravir ensemble sa mère, sa patrie et sa foi ? "

Arrêtez-vous un instant à Pie IX dont l'auguste figure, il y a quelques mois, fixait tous les regards de la chrétienté. Son cœur, plus que tout autre, a été transpercé par les traits envenimés que lui ont lancé des mains ambitieuses. Il n'est plus ; son front ceint de la tiare, où se reflétait un rayon de la divine majesté, avait assez bravé d'orages, assez éclairé le monde ; le saint Pontife était mûr pour le ciel, ses épaules avaient assez supporté la croix, son âme assez souffert, son cœur assez pardonné ; ses pieds avaient touché le sommet du Golgotha.

Et qu'est-il besoin, pour nous, d'écouter tous les murmures douloureux que peut nous transmettre l'écho lointain du vieux monde ? Demeurons sur notre hémisphère et, tournant nos regards vers le *Far West*, nous assisterons, là encore, au drame lugubre d'une nation frappée au cœur par les coups de l'ambition et de la sordide cupidité, s'agitant dans les dernières convulsions que provoquent les atteintes de la mort. C'est là un spectacle lamentable que nous dépeint avec vigueur une plume chrétienne : " Combien de douleurs

cachées, combien de souffrances silencieuses accompagnent cette lente agonie d'un peuple ! Que de droits foulés aux pieds, que de cœurs brisés, que de vies humaines gaspillées dans ce conflit séculaire de la faiblesse la plus déplorable contre la force la plus tyrannique ! L'histoire ne se donne pas la peine d'enregistrer les cris de rage et de désespoir qui s'échappent de tant de poitrines, ni de calculer les larmes et le sang que coûte à l'humanité le triomphe des blancs. C'est à peine si de temps en temps la voix isolée d'un missionnaire, traversant le silence de la solitude, vient apprendre au monde civilisé des misères et des tourments pour lesquels il ne trouve pas de pitié et qui ne lui semblent pas dignes d'attirer l'attention de la postérité. On dirait qu'à toutes les fatalités qui pèsent sur la race indienne doit encore s'ajouter celle-ci, de s'éteindre inaperçue et de disparaître sans nom et sans souvenir : *Silentio transeant veluti pecora* ”.

Quel sillon sanglant tracé dans ce siècle par les désirs passionnés de gloire, de puissance et de domination ! Quelle longue série de rapines devront enregistrer les pages du livre où dormira le récit fidèle des faits et gestes des grands agitateurs contemporains ! Cependant, au milieu de ce tableau, brillent quelques reflets aux couleurs moins sombres. Que le chrétien, dont la religion est toute d'attente en une vie meilleure, laisse parvenir à son âme attristée ces faibles lueurs d'espérance.

[La suite prochainement].

SEUL

Je ne suis jamais moins seul
Que lorsque je suis seul. Les vains bruits de la foule
Me glacent tant le cœur ! c'est comme un froid linceul
Que la main de la mort sur ma tombe déroule.

A ces cris tumultueux,
A ces éclats bruyants de délirante joie,
Que je préfère ouïr l'hymne majestueux
De ces flots d'harmonie où mon âme se noie !

Comment ne pas te chérir,
O sainte solitude où le fracas du monde,
Orage menaçant, sur ton seuil vient mourir ?
Toi, si pleine de chants et de paix si profonde !

Je t'aime comme l'oiseau
Aime le nid où chante une voix bien-aimée,
Comme le cygne blanc, le limpide ruisseau,
Et l'abeille au printemps, sa ruche parfumée.

Sous tes humbles murs, j'accours
Chercher bonheur, repos et tout ce qui délasse.
Ici je me sens vivre ; ici j'entends toujours
Ces ravissants concerts qui flottent dans l'espace.

La nature a mille voix
Si pleines de douceurs qui montent jusqu'à l'âme,
Comme un écho du ciel ; et je pense parfois
Des anges entrevoir alors l'aile de flamme.

Qu'il est beau, mystérieux,
Le langage muet qu'ainsi qu'une prière
Murmurent constamment l'étoile dans les cieux,
Et tout ce qui respire et qui bruit sur la terre !

Bruits aux confuses rumeurs,
Pleins d'accords éclatants et d'hymnes triomphales,
Vibrant tantôt pareils à ces vastes clameurs
Qu'en des grands jours de fête emportent les rafales.

Puis soudain calme profond,
Partout, comme au désert, ineffable silence,
Versant au cœur l'oubli de ses maux et qui font
Sur les plus sombres fronts resplendir l'espérance.

Combien il est doux alors
D'abandonner au cours des flots sa rêverie,
De se sentir bercer par ces divins accords !
L'âme laisse la terre, et se recueille et prie...

O moments délicieux !
Intime causerie, inexprimable extase,
Où le cœur se répand en cantiques joyeux,
Comme le flot doré qui s'épanche du vase !

La pensée en son essor
Vole aux plus hauts sommets, et de son aile rase
Les campagnes en fleurs et les planètes d'or,
Dans l'infini se plonge et jamais ne se lasse.

Et vous, mes chers souvenirs,
En mon sein endormis, voilà l'heure bénie,
Où vous vous éveillez, plus frais que les zéphyrs,
Evoquant le passé : jouissance infinie !

Venez, parlez-moi longtemps
De ces jours disparus, de mes jeunes années,
Aurore de la vie, sourire du printemps,
Si belles, ô mon Dieu ! mais aujourd'hui fanées !

Silence ! source des pleurs,
Rêves évanouis, sanglots, plainte éternelle,
Soupirs, regrets navrants, cortège de douleurs,
Qui toujours poursuit l'homme et toujours le flagelle.

Et vous, vains amusements,
Rires fous de l'orgie et blasphème du doute,
Que l'homme fait entendre aux jours d'égarements,
Tous, taisez-vous ! Dieu parle : en silence j'écoute.....

M. J. M.

Collège St-Viateur, Bourbonnais Grove, Ill.

La séance dramatique et musicale du 22 janvier

La vaste salle du Collège, qui, dans le cours de l'année dernière, a été témoin de tant de belles fêtes, se voyait de nouveau envahie, le mercredi 22 janvier, par un auditoire empressé, désireux d'assister à une intéressante solennité scolaire. A 7½ heures P. M., la fanfare donna le signal au moment même où le R. P. Lajoie, Supérieur, faisait son entrée dans la salle, accompagné de M. le Chanoine Lamarche et de plusieurs membres du clergé.

A peine les derniers échos de l'ouverture se furent-ils éteints que M. Desève, au milieu d'un sentiment

universel de sympathique curiosité, parut sur la scène, salué par d'unanimes acclamations de bienvenue. Il exécuta, comme morceau d'entrée, une fantaisie de Léonard sur l'hymne autrichien de Haydn. Le jeune artiste canadien semble porter avec aisance le poids de sa grande réputation. Nous le dirons après les illustres maîtres qui l'ont jugé, M. Desève est doué des plus brillantes dispositions naturelles développées déjà par des études consciencieuses ; il a bien réellement le " feu sacré " ; on sent qu'il aime son art avec passion ; son âme vibre avec les cordes de son magique instrument ; son archet parle, soupire et chante tour à tour ; pas un sentiment qui ne soit exprimé avec une vérité saisissante, pas une nuance qui ne soit rendue avec une merveilleuse délicatesse d'expression. Le son tantôt lent et majestueux, tantôt vif et précipité, tantôt plaintif et mélancolique, tantôt joyeux et triomphant, tantôt unique, tantôt plein de savante harmonie, toujours pur, souple et admirablement cadencé, possède cette ampleur, cette précision, cette justesse qui délectent l'oreille, subjuguent le cœur et soulèvent l'enthousiasme.

Si la voix de la renommée ne nous avait pas fait connaître les éclatants succès remportés par M. Desève sur les premières scènes de l'Europe et du Canada, s'il s'était présenté à nous dépouillé de l'auréole glorieuse qui entoure son nom, nous n'en aurions pas moins compris, avec toute l'assistance, que nous avions devant nous un virtuose de grand mérite, nous ne l'aurions ni moins sincèrement admiré, ni moins chaleureusement applaudi. La voix divine de l'art a des accents que l'âme humaine perçoit et saisit sans effort ; tel auditoire, incapable de formuler en cette matière une appréciation compétente, plus inhabile encore peut-être à légitimer d'une manière technique ses impressions, peut cependant émettre un jugement que, plus d'une fois, le verdict sans appel des maîtres viendra confirmer et ratifier. Quant à M. Desève, encouragé par d'augustes patronages, félicité et honoré par tout ce que le monde musical compte d'illustrations, il ne sera pas insensible, nous l'espérons, à l'éloge que nous osons faire de son magnifique talent.

Après avoir payé un large tribut d'applaudissements à l'éminent artiste, les spectateurs eurent le plaisir d'assister à la représentation, par les élèves, d'une pièce intitulée *Un mensonge*. Ce drame est fort bien conçu : les caractères y sont dessinés d'une manière excellente, il offre des situations pleines d'intérêt et donne des leçons de morale élevées et touchantes. L'auteur nous transporte sous le beau ciel de l'Italie méridionale, à cette époque extraordinaire où Napoléon, à l'apogée de sa fortune, disposait des trônes de l'Europe en faveur de ses parents. L'antique couronne de Charles d'Anjou ornait alors le front de Murat, le soldat heureux dont la main, si puissante dans la mêlée des batailles, ne retenait qu'au prix d'incroyables efforts un sceptre toujours prêt à lui échapper.

Supportant avec peine une domination qui leur est odieuse, les Napolitains ourdissent sans cesse de nouveaux complots. La première scène nous montre une troupe nombreuse de conjurés qui, prêts à proférer un serment de mort contre les ennemis de la patrie, sont tout à coup arrêtés dans leurs sinistres projets par l'ap-

parition d'un religieux franciscain, ministre de paix dont les douces exhortations parviennent à apaiser le feu de la vengeance dans ces cœurs ulcérés.

Cependant, le jour même, un officier français est assassiné dans la forêt voisine, l'autorité militaire ouvre une enquête. Parmi les témoins qui comparaissent devant l'alcade du village de Carigliano, où se passe le premier acte, se trouve Antonio. Ce jeune paysan, pour cacher une première faute, avait eu recours à un mensonge qui devait entraîner les plus épouvantables conséquences. Pressé de questions et ne pouvant dépeindre un meurtrier qu'il n'a pas vu, il n'hésite pas à désigner comme auteur du crime un Napolitain auquel il a servi de guide. Or cet homme n'est autre que le comte Rinaldo, protecteur du jeune Antonio et providence de toute la contrée. Le comte s'était déguisé pour échapper aux poursuites des Français, car il était partisan déclaré de Ferdinand et sa tête venait d'être mise à prix. L'enfant ne l'avait pas reconnu. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre, le noble seigneur est condamné à être passé par les armes dans les vingt-quatre heures.

A ce moment apparaît Giovanni, l'aïeul d'Antonio ; il reconnaît, lui, le comte Rinaldo et découvre avec stupeur l'horrible vérité : c'est son petit-fils qui, par un témoignage sciemment faux, a attiré sur le bienfaiteur de sa famille une condamnation à mort. Dans l'égarément de sa douleur, le malheureux vieillard maudit cet enfant sur qui reposait toute sa tendresse ; mais celui-ci, terrifié à la vue des conséquences de son mensonge, prend une résolution héroïque : il jure d'arracher le comte au supplice. La Providence seconde ses efforts et, au milieu de mille dangers, il a le bonheur de guider le prisonnier jusqu'au rivage de la mer où l'attend une barque qui le conduit à bord d'un vaisseau anglais mouillé à peu de distance de la côte.

Telles sont les scènes impressionnantes qui passèrent successivement sous les yeux des spectateurs. Des décors entièrement neufs, peints pour la circonstance par M. Tancrede Dugas, élève de Rhétorique, relevaient beaucoup l'effet dramatique des diverses situations et contribuaient de la manière la plus heureuse à compléter l'illusion. Nous n'avons que des éloges à adresser aux acteurs qui ont paru dans cette pièce ; tous peuvent revendiquer une part du succès qui est leur œuvre commune ; mais, comme il est du devoir du narrateur de reproduire avec exactitude les impressions de l'auditoire, nous citerons avec plaisir les noms de MM. O. Lacasse, E. Foucher, P. Lamarche, G. Gagnon, O. Houle et R. Provost qui ont respectivement rempli les rôles de Giovanni, d'Antonio, de Rinaldo, du vieux sergent français, de l'alcade et du religieux franciscain.

Au deuxième entr'acte les élèves du Collège ont chanté avec un *brio* du meilleur ton le grand chœur " Dieu le veut " de l'opéra *Jeanne d'Arc* de Gounod. Au quatrième, l'exécution d'une rêverie de Vieuxtemps, suivie de deux thèmes de Paganini avec variations sur une seule corde, a valu à M. Desève un nouveau triomphe.

Vint ensuite la représentation du *Fils adoptif*. Cette pièce, dans laquelle le comique occupe une part prépondérante, fit avantageusement diversion aux scènes à la fois si graves et si pleines d'un triste intérêt qui

avaient caractérisé le drame précédent. D'un commun accord l'assistance accorda les honneurs de cette partie de la soirée à M. O. Houle qui semblait s'être identifié avec le rôle de Bonaventure, le conscrit revêché et poltron. En dépit d'une tradition respectable qui affirme que tout Français est apte à faire un bon soldat, ce descendant dégénéré des preux d'autrefois ne professe qu'une médiocre estime pour la bravoure ; la perspective des lauriers militaires ne séduit nullement cette âme pusillanime, il tremble sous le grondement du canon, la vue d'une bayonnette lui donne des éblouissements, il rentre sous terre à l'aspect d'un uniforme ennemi. La lâcheté, quand elle dépasse certaines limites, ne révolte pas, elle fait rire. Bonaventure semble l'avoir compris, il arbore sa couardise comme un drapeau ; l'inexorable discipline militaire elle-même se trouve désarmée en présence de ce soldat qui se glisse dans un tonneau pendant l'action et qui n'en vient pas moins, après le combat, mêler sa voix au chant de victoire entonné par ses braves compagnons. On comprend qu'un semblable caractère, mis en contraste avec la conduite héroïque des autres personnages, donne lieu aux situations les plus piquantes, aux incidents les plus comiques et les plus imprévus. M. O. Lacasse, que nous revoyons toujours avec plaisir sur notre scène, a fait ressortir à merveille le rôle de Jules, le principal héros du drame. Comme toujours sa déclamation a été expressive, son jeu vif et animé. On a beaucoup remarqué l'attitude digne de M. E. Marion qui a représenté d'une manière irréprochable le personnage du comte de Rieux, officier général. Nous citerons enfin MM. G. Coffin et A. Lacasse qui, dans des rôles un peu effacés, ont su contribuer au succès de la pièce.

Pendant l'entracte, on eut le plaisir d'entendre une dernière fois M. Desève. L'artiste, qui exécuta une brillante fantaisie de Léonard sur *Martha*, fut encore l'objet d'une ovation enthousiaste et voulut bien se prêter à un nouveau rappel. L'auditoire émerveillé le voyait s'éloigner à regret, mais on finit par comprendre que les plus belles choses, en ce monde, doivent avoir un terme. Nous ne pouvons oublier de mentionner que le piano a été tenu à tour de rôle par MM. Hector et Antonio Beaudoin, dont tout Joliette connaît de longue date le talent.

Enfin le rideau tomba et la fanfare du Collège fit entendre l'hymne britannique *Dieu sauve la Reine*, cette protestation traditionnelle de fidélité à la couronne d'Angleterre qui termine toutes nos solennités publiques.

Nous nous faisons un honneur de citer les noms des membres du clergé qui ont bien voulu rehausser l'éclat de cette séance par leur présence distinguée : les RR. MM. L. Casaubon et A. Bérard du Collège de l'Assomption ; A. Langlais, P. S. V., Directeur du Collège St-François-Xavier à St-Denis ; A. Dupuis, curé de Ste-Elisabeth ; C. Dozois, curé de St-Jean-Baptiste de Montréal ; L. A. Charbonneau, curé de St-Alphonse ; J. O. Chicoine, curé de St-Thomas ; N. Proulx, curé de St-Tite ; L. F. Bonin, curé de St-Côme ; J. Lafortune, vicaire au Coteau St-Louis.

Informations Diverses

M. le Chanoine Lamarche, délégué par S. G. Mgr Fabre pour la visite des collèges du diocèse de Montréal, est arrivé à Joliette le 21 janvier à l'effet de procéder à l'examen semestriel. Commencée dès le lendemain, cette laborieuse inspection ne s'est terminée que le 1^{er} février vers 3 heures P. M. La "lecture des notes", qui s'est faite avec solennité en présence de M. le chanoine, du R. P. Supérieur et de MM. les Professeurs, a constaté un résultat très-satisfaisant sous tous les rapports.

Sans doute, comme après toute bataille, il y a des vainqueurs et des vaincus, des élus du sort et des disgraciés de la fortune ; mais tous, sans exception, éprouvent le sentiment de bien-être de l'homme qu'on soulage d'un lourd fardeau longtemps et vaillamment porté. Oui, pour tous cette crise redoutable est passée avec les vagues terreurs et le malaise indéfinissable qui la précèdent, avec les angoisses qui l'accompagnent et les émotions qui la suivent ; mais la tourmente n'a pas tout emporté : il reste, pour l'immense majorité des élèves, la satisfaction du devoir généreusement accompli, l'habitude du travail acquise ou fortifiée, le trésor de science augmenté de nouvelles richesses désormais constatées et à l'abri de toute atteinte. Or un règlement de comptes qui aboutit à un bilan aussi magnifique n'a-t-il pas la valeur d'une espérance sérieuse, disons mieux, d'une garantie certaine pour l'avenir ?

La *Voix de l'Écolier*, fidèle à ses traditions, se fait gloire de citer les noms des élèves de chaque classe qui ont remporté les plus beaux succès dans la grande épreuve de l'examen. (1)

COURS CLASSIQUE.

PHILOSOPHIE, [5 matières] — *Sans faute* : W. Ferland, O. Lacasse, E. Marion, O. Houle, A. Lacasse et A. Renaud. — *Une faute* : P. Desmarais et P. Lamarche. — *Deux fautes* : T. Plante. — *Trois fautes* : J. Parent.

RHÉTORIQUE, [13 matières] — *Sans faute* : P. Grandpré, F. Lavallée, A. Durand, J. Magnan et E. Lessard. — *Une faute* : F.-X. Desnoyers, N. Préville et A. Daigle. — *Deux fautes* : A. Laurendeau et E. Foucher. — *Trois fautes* : A. Roberge, A. Lavallée et R. Provost.

BELLES-LETTRES, [13 matières] — *Une faute* : W. Lamarche. — *Deux fautes* : A. Charland.

MÉTHODE, [11 matières] — *Sans faute* : P. Pelland. — *Une faute* : O. Cornellier.

ÉLÉMENTS, [7 matières] — *Sans faute* : A. Bastien, R. Laurendeau, E. Guibeau et O. Lavallée. — *Une faute* : C. Robillard, H. Bonin, A. Primeau, A. Paradis, O. Payette,

(1) Sont exclusivement mentionnés sur cette liste, les élèves qui n'ont à leur passif qu'un maximum de trois fautes sur l'ensemble des matières de leur classe et qui, en même temps, ont obtenu pour toutes les matières la note TRÈS-BIEN ou PRESQUE TRÈS-BIEN.

E. Laferrière et A. Lavoie. — *Deux fautes* : L. Favreau, A. Provost, G. Lavoie, C. Desrochers, D. Généreux, A. Lesieur, J. Lavallée, C. Guilbault et J. Lafontaine. — *Trois fautes* : S. Provost.

COURS COMMERCIAL.

QUATRIÈME ANNÉE, [classe d'affaires] — [7 matières] — *Sans faute* : E. Bernard et J. Welsh.

TROISIÈME ANNÉE, [9 matières] — *Sans faute* : W. Ducharme et J. Lafontaine. — *Une faute* : R. Boulet, A. Perreault, C. Guilbault, H. Riopel et E. Landry. — *Deux fautes* : A. Beaudoin, E. Brault, A. Robillard et J. Richard. — *Trois fautes* : S. Allard.

DEUXIÈME ANNÉE, [8 matières] — *Une faute* : P. Granger, O. Duval et N. Beaudoin. — *Deux fautes* : L. Copping, N. Beaudry, E. Piché et P. Renaud. — *Trois fautes* : G. Melançon et J. Desmarais.

L'Académie St-Etienne n'a pas voulu laisser s'écouler entièrement le séjour au milieu de nous du digne visiteur ecclésiastique de cette institution, M. le Chanoine Lamarche, sans le convier à une de ses séances. Jeudi soir, sur les 7 heures, dans la salle d'étude, un auditoire nombreux, composé de tous les élèves de la maison se levait avec empressement, saluant l'entrée de notre hôte vénéré suivi par les RR. PP. Supérieur et Directeur et par tous les Professeurs de l'établissement.

Quelques paroles bien senties de M. C. de Lanau-dièrè, président, dirent à M. le Chanoine tout le plaisir que sa présence au milieu de cette petite réunion de famille causait aux membres du Cercle. Suivirent de jolies déclamations par MM. G. Coffin et R. Provost ; deux excellents essais littéraires, l'un présenté sous forme de lecture par M. W. Ferland, l'autre rédigé par M. E. Foucher pour le journal du Cercle ; deux discours pour la composition desquels leurs auteurs, MM. W. Mercier et A. Renaud, n'avaient épargné aucune peine, et que le dernier surtout sut faire goûter à l'assistance d'une manière toute particulière. Tel fut le programme des exercices de la soirée. Enfin à la sollicitation pressante du président, secondé par les applaudissements des académiciens, M. le Chanoine voulut bien, avant la clôture de la séance, prononcer quelques-unes de ces bienveillantes paroles et donner quelques-uns de ces généreux conseils que son cœur n'hésite jamais à prodiguer à la jeunesse studieuse.

Dimanche, à l'issue de l'office divin, les élèves ont présenté leurs adieux à M. le Chanoine Lamarche dans une adresse où ils s'étaient efforcés d'exprimer la reconnaissance, la profonde estime et l'affection filiale qu'ils éprouvent pour ce digne ami de la jeunesse.

Vivement touché de cette démarche, M. le Chanoine félicita en termes émus les élèves des bons sentiments qui les animent, de l'esprit d'ordre, de soumission et de pitié qui les distinguent. L'orateur a rappelé ensuite

que son but est d'encourager les efforts du jeune étudiant, de marquer ses moindres succès, de couronner ses triomphes et de promouvoir, conformément aux désirs de Mgr Fabre, la grande cause de l'éducation dans les nombreuses institutions dont se glorifie le diocèse de Montréal. Il profita de la circonstance pour établir parmi les élèves de cette maison, dont il se propose de venir annuellement apprécier les travaux, un nouveau et puissant moyen d'émulation. " Toutes les fois, dit-il, que je passerai parmi vous, je me ferai un devoir de mentionner la classe de chaque cours dont l'examen aura été le plus brillant. Pour cette année la palme revient à la RHÉTORIQUE pour le cours latin et à la SYNTAXE FRANÇAISE ET ANGLAISE pour le cours commercial. Ces deux classes m'ont paru tout à fait dignes de cette marque de distinction. Il me ferait peine aussi de passer sous silence le mérite réel des cadets du cours classique, les élèves des ÉLÉMENTS LATINS. "

Après avoir terminé son allocution par des paroles d'encouragement, M. le Chanoine, voulut ajouter à sa péroraison ce mot magique de CONGÉ, qui trouve toujours un écho enthousiaste dans le cœur de l'écolier, surtout quand celui-ci peut se rendre le témoignage de l'avoir gagné à la sueur de son front.

Les élèves du Collège Joliette, bien qu'ils aient déjà rempli ce devoir dans leur adresse, renouvellent encore à M. le Chanoine par l'intermédiaire de la *Voix de l'Écolier* l'expression de leur gratitude pour l'indulgence et la bonté vraiment paternelles dont il a usé à leur égard pendant ces longs jours d'examen. Ils ajouteront même, ce qu'ils n'ont osé dire au moment des adieux, que son départ leur a causé un sentiment de tristesse et de regret dont ils n'ont pas cherché à se défendre.

La *Voix de l'Écolier* est heureuse d'annoncer à ses lecteurs que quatre-vingts élèves ont conservé la note de CONDUITE EXCELLENTE pendant toute la durée du premier semestre.

Le Rév. M. O. Dufault, vicaire à St-Janvier, passe en la même qualité à Châteauguay. Le Rév. M. C. Forest vient d'être nommé vicaire à Ste-Philomène. Il a quitté le Collège le 30 janvier pour se rendre à son poste. La *Voix de l'Écolier* lui souhaite bonheur et prospérité dans sa nouvelle charge.

QUITTANCES D'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1878-79

Aux RR. MM. T. Dagenais, curé, St-Roch de l'Achigan ; T. Jeannot, curé, Ste-Mélanie ; G. Magnan, curé, Notre-Dame-de-Lourdes ; R. Bonin, vicaire, St-Jean-Baptiste de Montréal ; A. M. P. Renaud, professeur, Syracuse, N. Y. Au R. Directeur de l'académie de Boucherville.

L'ABBAYE D'ORVAL

LEGENDE.

(Suite).

Toutefois, l'inquiétude du noble comte de Chiny se vit promptement dissipée. Lorsque ces nouveaux venus, au nombre d'une trentaine environ : jeunes gens, hommes faits et vieillards, fronts ridés, bras robustes, visages roses, comparurent enfin devant lui, il sentit s'évanouir aussitôt toutes ses méfiances et ses craintes. Le plus âgé de ces inconnus, tandis que ses compagnons s'inclinaient humblement vers la terre, éleva gravement sa noble tête couronnée de cheveux argentés, et traçant en l'air le signe sacré avec une simplicité majestueuse, lui dit :

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous vous saluons, seigneur.

Le comte de Chiny, pleinement rassuré, tendit la main au chef des voyageurs, l'attira doucement à lui, et répliqua avec un sourire :

— Salut aux vôtres et à vous. Mes domaines, mon foyer vous sont ouverts. Seulement, qui donc êtes-vous ? Pèlerins, prêtres ou moines ?

— Nous sommes des religieux, seigneur. Nous suivons la règle bénie de notre père, saint Benoît. Nous sommes nés et nous vivons là-bas, bien loin par delà les monts et la mer ; au pays où le ciel et les flots sont bleus, où jamais la neige ne tombe, où l'oranger fleurit toujours, dans la Calabre, la grande Grèce des temps passés, à l'extrémité de l'Italie.

— Et pourquoi donc errer si loin ? Pourquoi quitter un si fécond, si florissant pays ? — reprit le comte Arnould, revenu à ses premiers soupçons, fronçant ses épais sourcils et hochant gravement la tête.

— Seigneur, pour une raison bien simple, que le plus simple pourrait comprendre. Là-bas les cloîtres sont nombreux, les serviteurs de Dieu dévoués et vaillants, les autels dignement honorés, les peuples instruits et secourus, les terres richement cultivées. Tout y est prospère et tranquille, on n'avait plus besoin de nous.

« Partez, nous dit alors le chef de notre ordre, notre père. Il existe, au loin, vers le Nord, des contrées à demi-sauvages, où les moissons croissent à peine, où les hommes pâtiennent, languissent, et, pour vivre, souvent s'entre-tuent ; que la misère envahit, que la guerre ravage, et où manquent ces deux trésors sans lesquels nul ne peut vivre : la prière et le pain. C'est là qu'il faut aller. Vous chercherez sans trêve, vous marcherez longtemps, et lorsque vous rencontrerez enfin quelque plaine bien calme, quelque obscure vallée, qu'obstruent les arbres séculaires, que dégradent les torrents et que rongent les mousses, mais où ne manquent ni le sol, ni l'eau, ni l'air, ni le soleil, vous vous arrêterez, vous parlerez au maître, vous planterez, au pied du mont, votre bâton de voyage, et vous commencerez votre œuvre en priant Dieu ».

Voici ce que notre supérieur, au départ, nous a dit ; voici ce qu'en son nom, seigneur comte, nous venons vous dire.

— Avez-vous donc trouvé, chez nous, quelque endroit qui puisse devenir le terme de votre voyage ?

— Oui, seigneur, non loin d'ici. Sur les confins de la forêt de chaque côté d'un clair ruisseau qui s'en va murmurant, bondissant, rejoindre la Semoy, cette rivière de vos contrées, la vallée, déserte et paisible, s'incline en ondulant vers la plaine, s'élève en gradins sur les monts. Nul ne la cultive, nul ne l'habite ; seuls, les oiseaux du grand bois y laissent tomber, en passant, quelque graine çà et là arrachée ; seuls, les cerfs et les daims de la forêt s'y reposent et boivent à ses sources. Et pourtant, tout y abonde : eaux vives, lumière, air salubre, et verdure, et fraîcheur. Les hautes herbes recouvrent, tapissent le sol bruni ; les mousses vertes montent au tronc des chênes. Pour rendre féconde, florissante, cette belle terre du bon Dieu, il faut si peu de travail, si peu d'efforts, seigneur ! Quelques heures de labeur chaque jour, quelques heures de prière. Voilà ce que nous ferons dans ce repli de vos montagnes, dans ce val ignoré, si vous consentez à nous y laisser vivre, à nous y laisser mourir.

— Eh bien ! de tout cœur j'y consens, répliqua le comte Arnould, rassuré et séduit enfin par la perspective de cette fondation utile et essentiellement pacifique. Mes archers et mes gardes vous respecteront, mes vassaux viendront vous aider ; vous aurez à vous ce coin de terre. Mais vous vous engagerez, mes bons Pères, à vous occuper sans cesse, à défricher ce sol, à nous garder, au temps de disette, un peu de blé et de farine, à soigner, en temps de peste, les malades de la contrée ; à dire pour nous, en temps de paix, des messes, et, s'il vous plait, nous enseigner le latin ; à panser nos blessés et bénir la tombe de nos morts quand nous serons en temps de guerre, ce qui puisse, avec la sainte permission de Dieu, ne point de sitôt arriver.

— Seigneur comte, nous ferons tout cela : nous d'abord, et puis ceux qui viendront après nous, qui chausseront nos sandales, revêtiront notre manteau et continueront notre tâche. Nous l'avons promis, avant de vous le promettre à vous, au Seigneur notre Dieu, au prieur notre père. Ne craignez donc point que notre résolution faiblisse, que notre serment soit oublié.

Et voici comment au bord des sources fraîches, à l'ombre des grands chênes, au cœur de la forêt, commencèrent à s'élever les murs blancs d'une abbaye. Peu à peu ils se dressèrent, ils grandirent, couronnés de trèfles et de festons, émaillés de vitreaux splendides, découpés en rosaces et en ogives, dominés par la croix. Les jours passaient, puis les mois, puis les ans : les murs de l'abbaye d'Orval, de la riante *Aurea Vallis*, servant d'asile à la charité, au travail, à la prière. Que leur fallait-il de plus ?... Pourtant il leur manquait encore un emblème, un blason. Ils allaient le devoir bientôt à la sainte joie d'une épouse, à la sainte douleur d'une mère.

II

A quelques lieues de là, au sortir de la forêt, en suivant le cours de la Semoy qui, au sein d'un paysage ravissant, se courbe, se replie, ondule et, en une gorge profonde, disparaît, se présente soudain un tableau d'une grandeur

étrange. De la hauteur âpre et abrupte où la route débouche de la forêt, on découvre soudain, en face de soi, sept gradins étagés, sept larges plans de montagnes. Entre le premier et le second, se creuse la vallée de la Semoy, qu'on voit briller au milieu de la verdure vive des prairies. Plus loin on devine la rivière, mais on ne la voit plus. Le cinquième plan se compose d'une crête de rochers noirs, que couronnent les murailles grises et les tours élevées d'une citadelle du moyen-âge. A la fumée bleuâtre qui monte lentement, comme du fond d'un entonnoir, on soupçonne qu'au pied de ce rocher, il y a une ville. Cette citadelle et cette ville, c'est Bouillon. Puis vient la dernière zone, d'un bleu pâle, qui forme l'horizon du tableau, et où s'étagent, à huit lieues de là, les hautes croupes boisées de la forêt de Saint-Hubert.

Murs sombres, tours élevées, masse imposante, profil hardi, tout cela dressé sur le roc et dominant la gorge, la rivière et la ville, tel était l'aspect sommaire qu'offrait le château de Bouillon, en l'an 1076, aux premiers jours de mai, trois mois environ après la mort du duc Godefroy V, dit le Bossu, oncle et prédécesseur de cet autre Godefroy qui devait le premier, de tous les chevaliers du Nord et de l'Occident, planter l'étendard de la croix sur les murs de la ville sainte.

Au-dessus de la gorge étroite où la Semoy étale et roule ses eaux bleues, se dressait, haute et majestueuse, la façade orientale du château. Quelques détails gracieux venaient animer, de ce côté, la sombre monotonie de ces grandes murailles de pierres noircies par le temps et les orages. Au balcon d'une tourelle, c'était la fraîche verdure d'une tige de lierre encadrant la fenêtre au cintre arrondi, et s'attachant au mur. Derrière les vitraux entr'ouverts, c'était un rideau de damas du levant retombant en larges plis jusque sur le plancher de chêne. Au pied de la tour enfin, c'était un frais parterre de roses et de lilas embaumés répandant leurs parfums, attirant et caressant les regards et, à toute cette austère et sombre majesté, ajoutant leur éclat, leur jeunesse et leur grâce.

Actuellement, le duc Godefroy venait de mourir : le silence et le deuil régnaient à son château, mais la jeune veuve cependant ne l'avait point quitté. Elle semblait s'y trouver bien et toujours s'y complaire, bien qu'elle pleurât encore, avec une invincible amertume, l'époux qui l'avait délaissée. Pourtant le comte Arnould de Chiny, son frère, l'avait tendrement priée de venir le rejoindre en son château natal, de quitter pour toujours cette résidence où tout lui rappelait son veuvage et son deuil, et d'accepter désormais les consolations, les distractions, les honneurs que pourrait lui procurer son affection fraternelle.

— Non, mon fils bien-aimé, mon Henri ; nous ne quitterons point si vite ce château où tu es né, où est mort ton pauvre père, — répétait parfois la duchesse.

— Non, mère ; nous ne serions bien nulle part ; nous vivrons, nous mourrons ici, répétait l'enfant, le front levé, regardant sa mère avec amour, et la caressant d'un sourire.

ETIENNE MARCEL.

(A suivre).

“ LA VOIX DE L'ECOLIER ”

DE

COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 80 centus.

 ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIIONS aux prix les plus réduits.

Blancs de cour,
Blancs pour avocats,
Blancs pour notaires,
Ouvrages de ville

Spécialité de cartes de visite imprimées dans les derniers goûts

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

dirigé par les

Clercs de Saint-Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00

Lit, lavage, raccommodage 18.00

Usage d'un pupitre 1.00

Leçons et usage du piano 20.00

EN VENTE

— AU —

Bureau de la “ Voix de l'Ecolier ”

CARTONS D'AUTEL

L'impression de ces cartons a été faite avec un soin particulier et en caractères apparents pour la plus grande commodité de Messieurs les membres du clergé.

PRIX MODERES.